



**PRIX
JEAN RENOIR
DES LYCÉENS
2026**

Auteur du dossier :
Philippe Leclercq
© Ministère de
l'Éducation nationale

**Crédits
iconographiques :**
© Remembers,
MountainA

ARCO

D'UGO BIENVENU

Le Prix Jean Renoir des lycéens est attribué par un jury de 1 400 lycéens de toute la France à un film français ou étranger parmi six longs-métrages sortis durant l'année scolaire vus collectivement en salle de cinéma.

Le Prix Jean Renoir des lycéens est organisé par le ministère de l'Éducation nationale, en partenariat avec le Centre national du cinéma et de l'image animée et la Fédération nationale des cinémas français, avec la collaboration des CEMÉA, de l'AFCAE, de Positif, de Sofilm, de Critikat et de l'Entraide du cinéma et des spectacles.

En savoir plus :

eduscol.education.fr/3397/prix-jean-renoir-des-lycéens

Synopsis

En 2075, une petite fille de 10 ans, Iris, voit un mystérieux garçon vêtu d'une combinaison arc-en-ciel tomber du ciel. C'est Arco. Il vient d'un futur lointain et idyllique où voyager dans le temps est possible. Iris le recueille et va l'aider par tous les moyens à rentrer chez lui.

Production : Remembers, MountainA
Distribution France : Diaphana Distribution
Pays de production : France
Durée : 1 h 28
Sortie : 22 octobre 2025

Entrée en matière

Pour commencer

Fils d'une mère graphiste et d'un père diplomate, Ugo Bienvenu, né en 1987 à Paris, passe ses premières années au Guatemala, au Tchad et au Mexique. Ballotée d'une société à l'autre, son enfance baigne dans un environnement multiculturel, riche de couleurs, d'images et de dessins. Des dessins comme ceux que ses parents l'invitent à créer durant les nombreux déplacements de la famille, les déjeuners et dîners, pour ne pas faire trop de bruit, mais aussi des images comme celles issues de l'importante collection parentale de bandes-dessinées (Hugo Pratt, Guido Crepax, Milo Manara, *Les Tuniques Bleues*, *Tintin*, les revues *À suivre*, *Métal Hurlant*, etc.). À 7 ans, le jeune Ugo vit son premier choc esthétique en découvrant l'univers d'Akira Toriyama, l'auteur du manga *Dragon Ball*, puis à 14 ans, devant la splendeur de *Princesse Mononoké* d'Hayao Miyazaki, déterminant de son éveil artistique.

De retour en France à l'âge de 15 ans, il entame sa formation à l'école Estienne (bac STI Arts appliqués, DMA illustration), avant d'intégrer la section cinéma d'animation des Gobelins. En 2010, durant son séjour à la CalArts (Californian Institute of the Arts), l'école d'art fondée par Walt Disney à Los Angeles, il s'oriente vers l'animation expérimentale et réalise son premier court-métrage, *Je t'aime*, qui est aussi son film de fin d'études. De retour dans l'Hexagone, le jeune homme décide néanmoins de persévérer et d'approfondir sa formation en s'inscrivant à l'École nationale supérieure des Arts décoratifs (ENSAD) sous le statut d'étudiant-chercheur dans le programme « Image temps réel ». Parallèlement, il écrit et réalise des clips et courts-métrages diffusés sur Arte et Canal+, puis participe à la fabrication de documentaires comme auteur graphique, storyboarder et directeur d'animation.



En 2014, Ugo Bienvenu signe sa première bande-dessinée, *Sukkwon Island*, adaptée du roman homonyme de l'écrivain américain David Vann. Avec le dessinateur et réalisateur Kevin Manach, il développe ensuite une mini-série, *AntMan*, pour les studios Marvel – une étape décisive dans sa carrière –, puis publie en 2017 son deuxième album BD, *Païement accepté*, un récit d'anticipation dans lequel il imagine la vie d'un fils de Donald Trump exilé en France suite à une guerre civile aux États-Unis... Tout en travaillant comme illustrateur de presse (*XXI*, *Holiday*, *L'Obs*, *GQ*, *Télérama*, *La Revue dessinée*, *Society*, etc.), l'artiste pluridisciplinaire cosigne l'affiche du Festival international d'animation d'Annecy (2017) et conçoit une série de publicités aux couleurs pop (Hermès, Thierry Mugler).

En 2018, il cofonde la société de production et le studio d'animation Remembers, avec l'acteur, scénariste et réalisateur Félix de Givry, rencontré sur le tournage d'*Éden* de Mia Hansen-Love (2015). En 2019, il publie deux nouvelles BD, *Premium +* et *Préférence système*. Lauréat du Grand Prix 2020 de l'ACBD, ce dernier album déploie une fable futuriste interrogeant les dérives du capitalisme et de la technologie à travers les aventures d'un aimable robot domestique, Mikki (celui d'Arco), chargé d'élever un bébé – Mikki que l'on retrouve encore dans *L'Entretien*, un court-métrage coréalisé la même année avec Félix de Givry pour la 3^e Scène de l'Opéra de Paris. Questionnant aussi bien la notion de transmission que la préservation de l'art et du savoir, *Préférence système*, qui préfigure certaines thématiques d'Arco, s'affirme déjà comme une ode à la nature.

Enfin, après la sortie de sa cinquième BD en 2020 (*B.O., comme un dieu*), Ugo Bienvenu participe activement à la renaissance du magazine *Métal hurlant*, avant d'en quitter la rédaction après le premier numéro, et avant surtout de s'attaquer à de nouveaux chantiers tels que la suite de *Premium +* (*Développement durable* en 2021), l'écriture du scénario de *Malavalle*, une BD dessinée par Josselin Facon (2022), et la supervision des dessins de *L'Incroyable Périple de Magellan* de François de Riberolles (2023), tout en mûrissant le vaste projet d'Arco.

Fortune du film

Après avoir été programmé en « séances spéciales » de la sélection officielle du Festival de Cannes 2025, *Arco*, le premier long-métrage d'animation d'Ugo Bienvenu, a reçu le Cristal du long-métrage au Festival international d'Annecy en juin dernier. Au même moment, il était récompensé du Prix du public au Champs-Élysées Film Festival de Paris.

Zoom

Encadrée de végétation et ouverte à l'infini d'un ciel aquarellé de parme, l'image, empruntée au début d'Arco, est splendide. Éblouissante. Envoûtante. En un mot, *extraordinaire*. Le jeune héros éponyme y apparaît de dos, au centre et à contre-jour – une simple silhouette couverte d'ombre. Comme lui, qui s'apprête à prendre son envol et à plonger avec avidité dans le vide et la lumière, notre œil est aspiré par la beauté plastique de l'espace et du lieu. Des pylônes colossaux, comme des arbres cyclopéens s'élevant jusque dans les nuages, supportent de vastes plateformes, étagées à différents niveaux. Ces terrasses, comme celle sur laquelle se trouve Arco, abritent

d'immenses jardins luxuriants et des maisons-igloos où vivent en parfaite autonomie – et harmonie avec le vivant – des familles, à l'image d'Arco et les siens.



La sagesse du trait, les couleurs vives, les formes arrondies des habitations, la vie qu'on y mène, dessinent les contours d'un imaginaire du futur, lumineux, apaisé, tel que l'humanité n'en connût pas depuis le jardin d'Éden. À l'écart des dangers, chaque lieu de vie est une île perchée dans les nuages – une utopie, en somme. Soit un univers paradisiaque où les êtres ont trouvé les moyens de se reconnecter avec la nature et les animaux, qu'ils respectent et protègent afin d'en tirer une profitable – et raisonnable – subsistance. Une cape aux couleurs de l'arc-en-ciel et un diamant magique diffractant la lumière en ses sept couleurs principales (rouge, orange, jaune, vert, bleu, indigo, violet) donnent désormais le pouvoir à ces habitants du futur de voyager dans le passé et d'en ramener des plantes propres à compléter le déficit de leur nature *reconstituée*, à l'image de la *dryopteris* (fougère) que les parents et Ada, la sœur d'Arco, rapportent au retour de leur périple spatio-temporel au début du film. Car, ce que cette image fascinante recouvre et ne dit pas ici, c'est l'horreur, le cataclysme environnemental qui la précède ; un désastre climatique dont le nouveau monde et ses habitants des terrasses seraient des rescapés. L'utopie d'Arco ne serait donc au mieux qu'une sorte de dystopie positive. Une sorte d'entre-deux du futur, à la fois souhaitable (le nouvel Éden) et repoussant (la planète engloutie), dans lequel l'humanité sauvée des eaux s'est réfugiée, dans l'attente (peut-être) de retrouver un jour la terre ferme.

Le monde d'après l'effondrement est, en effet, aussi le monde d'en bas, situé au pied des pylônes, et dont nous ne verrons rien, ni ne sauront que ce qu'Arco en dit à Iris lors de leur conversation après la scène du supermarché. Les hommes, ayant épuisé les sols, ont été contraints de « s'installer dans les hauteurs pour que la terre se repose. » C'est la période dite de « la grande jachère » (contre la surexploitation des sols). Or, la montée des eaux, suite probablement au dérèglement du climat, a quasiment tout recouvert. La terre, en majeure partie immergée, a depuis lors disparu. Le message

politique du film est clair : les générations d'hommes et de femmes qui précèdent celle d'Arco – c'est-à-dire celle d'Iris – sont coupables du chaos de la biosphère qu'il faut maintenant activement restaurer. En attendant, pour la sauvegarde de toutes les espèces du vivant (à commencer par la sienne propre), les humains doivent, à la manière de Noé, faire de leurs constructions d'altitude une sorte d'arche de survie que leur pouvoir de téléportation dans le passé leur permet d'enrichir.

Alors aurore ou crépuscule ? Début et/ou fin de la planète ? Ce que les couleurs de cette image tirant sur le mauve suggèrent, c'est que le monde futur du jeune Arco se trouve placé au croisement de son histoire, situé à la fois au couchant d'une ère ancienne, (auto-)destructrice, oublieuse des équilibres de la planète, et à l'aube d'une humanité nouvelle, éco-responsable, consciente des enjeux écologiques et de son impact sur les écosystèmes. Consciente de sa propre destinée.

Carnet de création

Trois ans après avoir créé son studio de production Remembers avec Félix de Givry, Ugo Bienvenu commence à songer à Arco, au sortir des confinements dus à l'épidémie de Covid-19. « Je sentais que ça n'irait pas forcément beaucoup mieux après cette période, confie-t-il. J'avais besoin de légèreté, d'optimisme, et cela faisait déjà quelques années que j'avais envie de faire un projet pour enfants¹. » Il pense, pour cela, remettre sur le métier certains thèmes présents dans ses précédents travaux tels que la transmission, les échanges d'expérience, l'enrichissement mutuel... L'artiste décide également de s'inspirer de l'univers plastique et de certains personnages (la fillette et le robot notamment) apparus dans sa bande-dessinée *Préférence système* et dans le clip *Fog* de Jabberwocky (2015). La science-fiction est un genre (cinémato)graphique qui le fascine et qu'il porte en lui depuis l'enfance. Affranchie des normes du réel, elle offre un espace de création infinie ; elle permet, comme la parabole ou le dessin en général, de tout exprimer, et son mode d'expression en fait un puissant vecteur de compréhension du monde. « Je me suis dit que si l'on voulait que le meilleur puisse se produire, il fallait déjà l'imaginer². »

Une image, ou plutôt un personnage, une figure, un héros s'impose d'emblée à lui : l'enfant arc-en-ciel. Très tôt présent dans son œuvre, le motif merveilleux de l'arc-en-ciel, annonciateur du retour du beau temps après la pluie, est, selon lui, porteur d'espoirs, d'idées de renouveau, d'avenir prometteur. Il symbolise l'idée d'un monde meilleur, tourné vers la lumière et la joie. La proposition intéresse Félix de Givry avec qui Ugo Bienvenu entreprend vite un travail à quatre mains. « Nous avons donc commencé à écrire ensemble, raconte le cinéaste. En parallèle, je faisais le *storyboard* : l'image nourrissait le scénario, et inversement³. » Or, la recherche de financement s'enlise. Le scénario et le *storyboard* s'avèrent seuls insuffisants à convaincre les investisseurs de rejoindre le projet. Bienvenu et Givry décident alors de créer une animatique (sorte de *storyboard* animé). « C'était brouillon, mais toutes les émotions

¹ Dossier de presse du film.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

étaient là : la musique, le *sound design*... On en a tiré 45 minutes qu'on a montrées à notre agent [américain] – qui est aussi celui de Natalie Portman. Elle venait de lancer une maison de production avec Sophie Mas : MountainA. Elles ont tout de suite été séduites par le projet⁴. »



Après avoir travaillé seuls pendant plus de deux ans sur le script (2020-2022), les deux coscénaristes rassemblent une équipe de 70 techniciens (animateurs, décorateurs, coloristes, *sound designers*, mixeurs, monteurs...) qui, à partir de 2023, travaillent activement à la production du film, ce alors même que le plan de financement n'est pas encore bouclé. La réalisation du film, entièrement conçue en 2D, s'étale entre 2023 et 2024 dans les studios parisiens de Remembers. « Tout est dessiné à la main, précise Ugo Bienvenu. La 3D a été utilisée uniquement comme base pour les têtes des personnages [...]. Ce qui permet de régler les questions d'émotion, de regard et de micromouvements, mais tout a été systématiquement redessiné pour casser le côté trop parfait de la 3D [...]»⁵. » De même, pour la maison d'Iris, complexe du point de vue architectural, Ugo Bienvenu fait le choix de remobiliser l'animation 3D. « Elle simplifie les problèmes de raccords, car construire un contrechamp en animation est compliqué. Il faut que les meubles soient toujours à la même place, dans le même rapport. Nous avons donc modélisé la maison d'Iris, placé notre caméra, puis redécuplé la 3D lorsqu'il y avait beaucoup de raccords à gérer⁶. » Deux mois de casting auront enfin été nécessaires pour réunir les voix – capitales à la bonne intelligence du récit – des enfants. « Pour les voix, en particulier celles des enfants, remarque le réalisateur, j'ai insisté pour ne pas faire appel à des acteurs de doublage professionnels. Dès les premiers essais avec Margot Ringard-Oldra, qui joue Iris, on a

⁴ Ibid.

⁵ Ibid.

⁶ Ibid.

senti une énergie très forte, mêlée à une forme de mélancolie – quelque chose de très contemporain. Une lueur d'espoir qui cohabite avec un désespoir profond⁷. »

Matière à débat

Passage de témoin

Arco, ou le(s) futur(s), celui inquiétant de demain, mais aussi celui d'après-demain, accompli et porteur d'espoirs, réconcilié avec le vivant, victorieux des attermoissements écologiques des hommes, c'est le double avenir que décrit le beau conte dystopique imaginé par Ugo Bienvenu. Son récit parfaitement linéaire emboîte les deux époques l'une dans l'autre, et passe de l'une à l'autre avec souplesse, sans les mélanger. Ou presque. Leur porosité est, en effet, rendue possible par le désobéissant Arco qui, par sa présence accidentelle dans le présent(-futur) de la narration, devient le trait d'union entre les deux temporalités. Celui-ci, qui vient du futur et qui sait le langage (augural) des oiseaux (« fuyez ! », piaillent-ils à l'approche du méga-feu), a, de fait, le pouvoir de décrire l'avenir. Tel un Saint-François d'Assise 2.0, sa parole a valeur de prédiction. Mieux, sa voix dénuée d'accent catastrophiste – la réalité envisagée comme une fatalité – a force de vérité. Le garçon à la cape arc-en-ciel est ici un passeur de relais doué de vision (au sens propre) à rebours du temps d'où il est issu ; il raconte simplement à Iris les désastres climatiques à venir – mais déjà bien présents (le gigantesque incendie et les ouragans dévastateurs) – et il lui explique comment les hommes s'en sont sortis.

Sorte d'ange annonciateur tombé du ciel, Arco fait d'Iris la dépositaire d'un discours et d'un savoir pratique de survie. Aussitôt, celle-ci prend note, ou plutôt, sorte de double fictionnel d'Ugo Bienvenu, elle prend son bloc et son crayon, et dessine l'avenir. Contre son propre monde du numérique et du tout-image (la réalité virtuelle appliquée à l'éducation scolaire), la main artiste de la fillette semble alors comme le plus sûr moyen d'en combattre les excès. Son crayon-outil devient une arme (pacifique) qui la rattache à la longue tradition du dessin, née sur les parois des grottes pariétales, de Chauvet à Lascaux – une tradition prolongée par Mikki qui, d'un doigt symbolique et graveur d'images et de messages témoins du présent, abolit le temps entre passé préhistorique et futur lointain pour aider Arco à regagner sa maison (tel E.T, l'extra-terrestre de Steven Spielberg, 1982). Le geste simple, et pour ainsi dire primitif, d'Iris apparaît alors comme le point de départ de la lente réappropriation de l'humain sur lui-même. Son geste annonce la « reprise en main » du pouvoir de l'homme sur la révolution technologique, synonyme de « progrès », qui lui échappe alors.

Arco, héros opiniâtre tel Pinocchio qui s'affranchit de l'autorité parentale, sera longtemps puni de ne pouvoir rentrer chez lui. Étranger clandestin dans une époque qui n'est pas la sienne, il doit fuir les autorités (policière et scolaire) et les ufologues, vrais frères et faux-méchants, Dougie (rouge), Stewie (bleu) et Frankie (jaune). Comme le personnage du conte de Carlo Collodi (1881) soumis à diverses tribulations, Arco est promis à une longue errance qui retarde ses retrouvailles avec ses parents (et sa sœur) qu'il n'aura pas la joie de voir vieillir. Or, si comme le pantin de bois prisonnier de son

⁷ Ibid.

corps d'enfant (on songe aussi à Peter Pan), Arco demeure inchangé jusqu'à la fin, il offre à l'humanité de se réformer. Le piège perd sa valeur punitive et devient une inestimable récompense, prix de son audace à désobéir à ses parents. Grâce à lui, Iris devient le maillon manquant de la chaîne disloquée de l'humanité. C'est elle qui, bientôt, en recollera les morceaux, retissant les liens avec sa famille et préparant l'avenir architectural (son futur métier) pour faire face aux fléaux de plus en plus destructeurs qui s'annoncent. C'est, en tout cas, le sens du plan conclusif du film, l'œil de la caméra glissant sur les photographies de famille recomposée et les maquettes des gigantesques constructions en terrasse du monde à venir et à sauver.

Après-demain, mieux que demain

La contiguïté narrative des deux époques futures a force de comparaison des comportements et des existences qu'on y mène. La somme des différences les oppose quasiment en tout – excepté le désordre planétaire ! Ancré en 2075, le monde d'Iris et de son gentil robot d'intérieur Mikki, substitut affectif à l'absence physique des parents, apparaît vite comme un repoussoir face à celui, plus tardif, d'Arco, dépeignant une sorte de retour pacifié au paradis originel où les hommes *voleraient* désormais au secours de la planète qu'ils ont failli faire disparaître sous une inondation cataclysmique. Soit une quasi-fin avant le recommencement. Le soleil, et son joyeux arc-en-ciel, après le déluge... On notera que l'avertissement adressé par la fable futuriste d'Ugo Bienvenu résonne d'un son glaçant à l'heure même où le neuvième rapport sur l'état de l'océan, publié le 30 septembre 2025, dans le cadre du programme européen Copernicus annonce que « chaque partie de l'océan est désormais affectée par la triple crise planétaire : le changement climatique, la perte de biodiversité et la pollution⁸ »... À l'heure encore où l'on apprend que « la banquise d'hiver de l'Antarctique atteint son troisième plus bas niveau jamais enregistré⁹ »... À l'heure encore et encore où, selon l'enquête internationale "Green to Grey", « la destruction des espaces naturels [est] largement sous-estimée par l'Union européenne¹⁰ »...

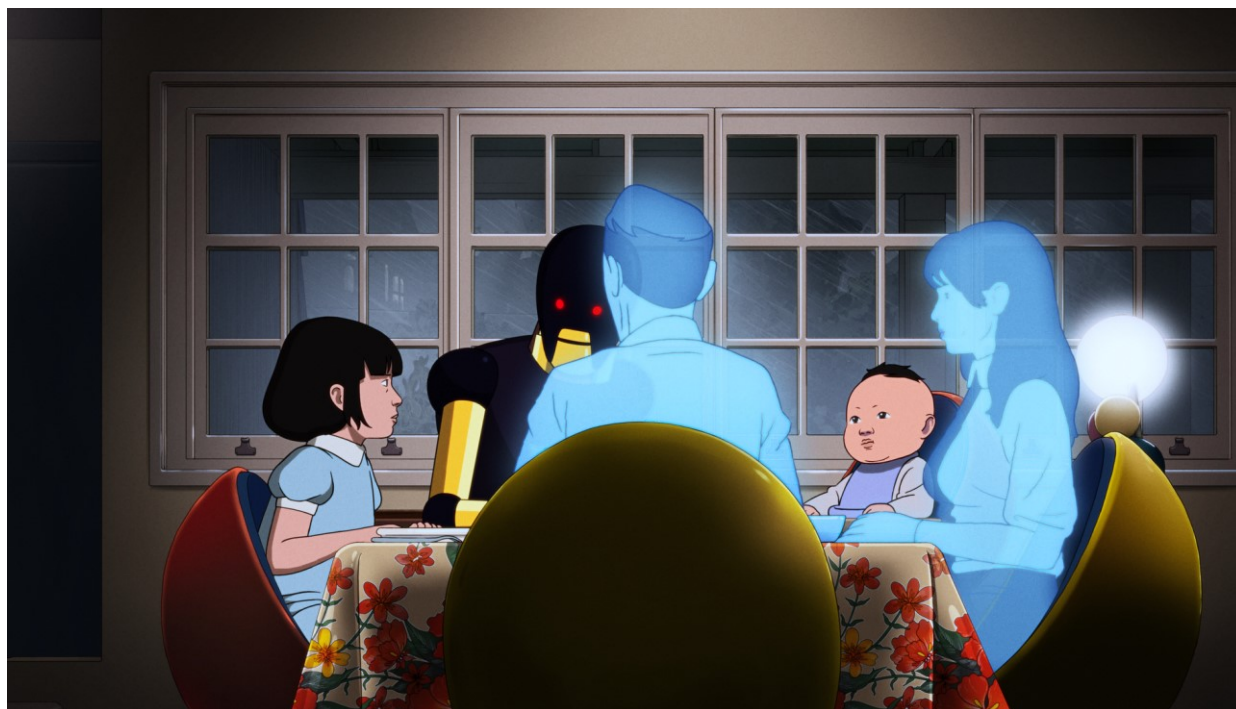
Paradoxalement, le monde d'Iris semble à peine moins inquiétant que celui de l'après-effondrement où presque toute la planète est sous l'eau. Sans doute, ce que nous montre la société de la fillette est-elle l'image d'une dystopie ou d'un futur si proche qu'il est déjà un peu le nôtre. Son récit fourmille de détails d'une technologie non moins révolutionnaire qu'actuelle, ou en tout cas en passe de le devenir grâce notamment aux études et aux progrès réalisés à grands frais et à grands pas par l'intelligence artificielle (IA) dont les premières applications envahissent déjà notre quotidien, des milieux artistiques, industriels, financiers ou militaires jusqu'aux bancs des écoles. Nous ne vivons, certes, pas encore entourés de « Mikkis », mais la robotisation généralisée est en marche, substitut de l'homme dans des domaines de plus en plus divers. Ugo Bienvenu prédit, dans son récit d'anticipation lointain seulement d'un petit demi-siècle, que des robots-nounous pallieront le vide affectif des

⁸ *Le Monde*, 30/09/2025.

⁹ *Le Monde*, 01/10/2025.

¹⁰ *Ibid.*

parents pour élever, éduquer et soigner les enfants. Désormais éloignés de leur progéniture par des emplois accaparants, les parents comme ceux d'Iris pourront s'absenter des semaines entières, achevant ainsi de rompre les liens familiaux.



La petite fille esseulée, frustrée et triste de l'éloignement des siens, doit alors se satisfaire de conversations ou de moments passés à distance (le dîner et la lecture du conte par la mère avant le coucher), via les hologrammes de ses parents, sorte de FaceTime avancé. Son petit frère Peter, le bébé porté en permanence dans une sorte de sac-bulle ou dans les bras du robot Mikki, devient par sa force visuelle et dramatique une image iconique de ce monde cauchemardesque où la machine a pris la place de l'humain (à noter la tristesse réelle, et un brin inquiétante, ressentie par Iris à la mort de son robot – une machine). Les androïdes sont, de fait, partout, en lieu et place des gens de métiers, des policiers, des ouvriers de la voirie ou des manutentionnaires dans les supermarchés, et même des enseignants dans les écoles. Le cagibi de la salle des profs où sont rangés et éteints les androïdes de l'éducation pour la nuit est, à cet égard, aussi drôle qu'effrayant. Idem pour la bibliothèque de l'école où « personne n[e] va jamais », selon Clifford, le camarade de classe et voisin amoureux d'Iris. La réalité virtuelle, dans laquelle baignent les élèves durant les cours (à chaque salle de cours, une époque, un monde ou un thème), a remplacé le livre, devenu une antiquité oubliée, un objet-fossile perdu dans un cimetière poussiéreux – la bibliothèque.

Dans ce monde où l'humain est dévalué, et où la nature est méprisée, des dômes de verre épais recouvrent les maisons pour protéger leurs habitants des orages cataclysmiques et du méga-incendie qui menacent la vie. « Dès qu'il y a un phénomène inquiétant, on met sous cloche¹¹ », soupire Ugo Bienvenu. L'apocalypse à l'extérieur, la joie de la détente en musique à l'intérieur. L'ordre et le calme prévalent dans ces lieux

¹¹ Dossier de presse, *op. cit.*

de vie, inspirés de l'idéal de la banlieue pavillonnaire américaine traversée d'écoliers en uniforme. Comme s'il avait décidé de détourner le regard, l'homme s'est doté d'une technologie défensive – forcément aliénante –, plutôt que de traiter le problème du réchauffement climatique à sa racine. Il préfère construire des digues contre le danger de la montée des eaux plutôt que d'endiguer le problème à sa source...

De l'optimisme

Conte moral, éthique, politique et philosophique, *Arco* ne se donne jamais à voir comme un *pensum* écologique tendu à la réflexion des jeunes générations présentes et à venir. Le récit d'anticipation d'Ugo Bienvenu s'inscrit dans la tradition du dessin animé d'action, porté par le regard candide (donc critique) de deux enfants, avec ses obstacles et ses (faux-)méchants, ses motifs et ses passages obligés (forêt, rivière, grotte, tunnel...). Arco, super-héros malgré lui, est doté d'une combinaison, d'une cape et d'un diamant magiques (volés à sa sœur) qui lui permettent de franchir le mur du temps lors d'un flash incandescent suivi d'une empreinte arc-en-ciel. Sans son diamant, Arco est privé de son pouvoir. Seul un environnement, mêlé de pluie et de soleil, propice à la diffraction de la lumière peut l'aider à reformer/redevenir un arc-en-ciel.

Le garçonnet, arrivé par erreur (il voulait voir des dinosaures) sur une terre plus jeune de quelques décennies (siècles ?), fait donc la connaissance d'Iris et de son époque dont il ignore tout. Or, ce n'est pas tant son apprentissage que la précieuse initiation que la fillette va recevoir qui intéresse ici. Car, à l'inverse d'Arco, Iris se trouve placée dans le (bon) sens de l'histoire et d'un avenir que, porteuse de ses connaissances acquises au contact de celui-là, elle va pouvoir transmettre aux générations futures pour protéger la planète des désastres écologiques qui la mettent en péril.



Bientôt livrée à elle-même après le bug de Mikki, Iris aide Arco à fuir les représentants de l'ordre (parents, police, professeurs). Or, dans cette histoire à l'optimisme

parfaitement assumé (des cœurs pullulent un peu partout), les opposants deviennent peu à peu des adjuvants. La présence menaçante des uns et des autres apparaît protectrice et bienveillante. Les trois bras cassés, chercheurs d'ovnis inspirés des Rapetou de chez Picsou, s'avèrent finalement des « gentils » ; l'ombrageux Clifford oublie d'être jaloux et aide Iris à s'extirper du dôme de l'école en compagnie d'Arco ; même le robot Mikki participe malgré lui à la réussite de la quête des deux enfants (il les sauve de l'incendie et leur permet de trouver le bout du tunnel, à noter, reproduisant le gouffre de Padirac, situé en Dordogne).

Dans ce film qui interroge la responsabilité de chacun face à l'effondrement (inélucltable !?) des écosystèmes, la rencontre d'Arco et d'Iris répond au vœu de changement que cette dernière formule après une énième désertion de ses parents. L'optimisme du récit se nourrit, de fait, de la réussite de la quête des héros, tendue vers une fin heureuse et le futur d'un monde réconcilié. Cet optimisme éclate également dans les choix esthétiques du dessin aux innombrables couleurs et inspirations, à commencer par la vive palette des *comics* français et américains des années 1950 en passant par les rondeurs et la finesse des lignes, l'épure des à-plats puissamment éclairés du dessin animé japonais d'un Hayao Miyazaki (*Le Château dans le ciel*, 2003) ou d'un Makoto Shinkai (*Your Name*, 2016). Façonnée aux tons acidulés électrisant par exemple le supermarché et de camaïeux flashy enflammant le ciel, l'histoire d'Arco s'appuie sur un arc-en-ciel de nuances narratives, allant du comique burlesque à la poésie, de l'action des courses-poursuites à la science-fiction de l'étirement et la dilution des corps poussés à la vitesse de la lumière. La dramaturgie comme le dessin, les deux décomposent la lumière du récit en une myriade d'aventures et de traits multicolores, qui sont un ravissement pour l'esprit et les yeux.

Prolongement



PRIX JEAN RENOIR 2026 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Interstellar (2014) de Christopher Nolan. Les plantes meurent, les hommes risquent l'asphyxie. Il est urgent de trouver une solution... ailleurs. Missionné par la NASA, l'astronaute Cooper doit traverser un trou noir par une faille spatio-temporelle pour atteindre des mondes habitables, hors de notre galaxie. Du futur lointain où il se trouve coincé, Cooper parvient, grâce à la résolution du problème de la gravité, à « contacter » sa propre fille et à lui transmettre des éléments propres à sauver l'humanité.